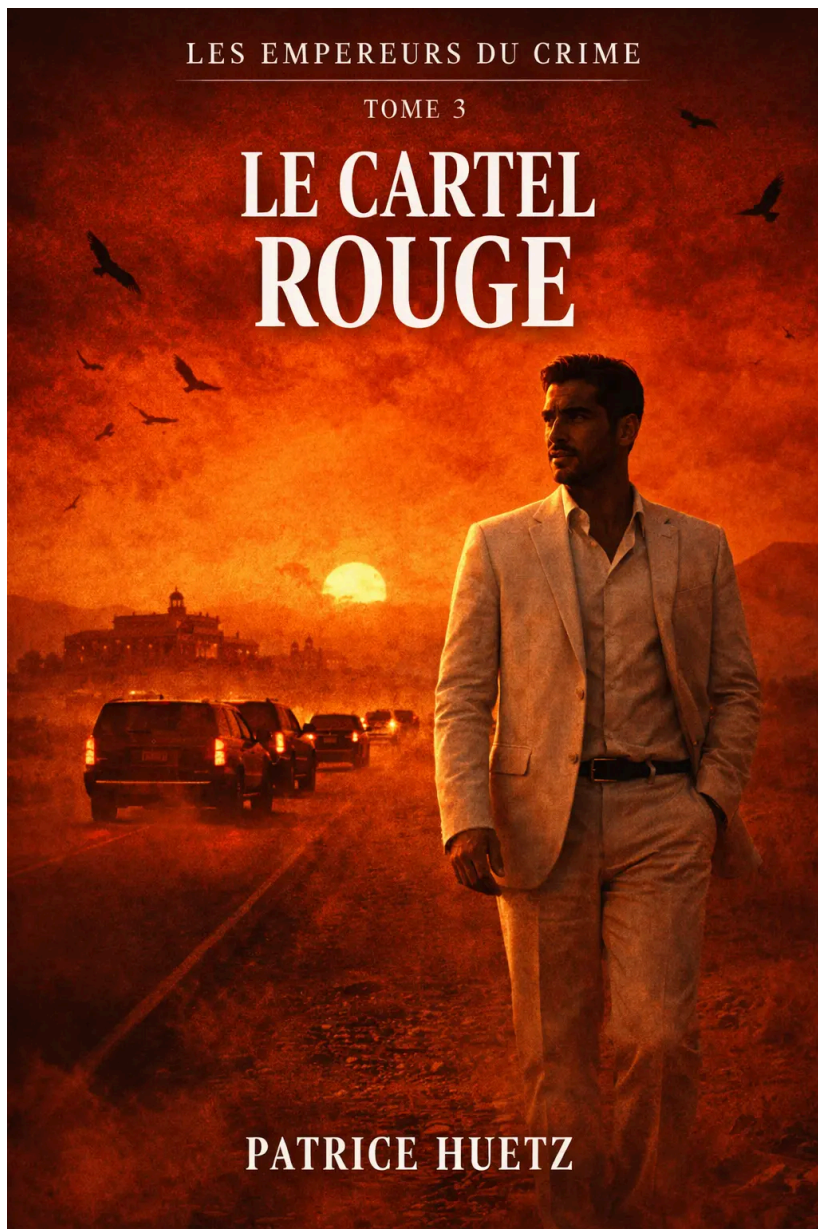


LES EMPEREURS DU CRIME

TOME 3

LE CARTEL ROUGE

PATRICE HUETZ



Les Empereurs du Crime — Le Cartel Rouge

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

La Colombie

Janvier 2005

« Bienvenue dans la jungle, señor. »

Le Gulfstream G550 amorça sa descente vers Bogota.

Luca Moretti regardait par le hublot. Quarante ans. Deux cents millions d'euros. Un empire européen qui s'étendait de Marseille à Palerme. Et pourtant, il avait l'impression d'être un débutant.

L'Amérique latine. Le nouveau monde. La vraie fortune.

Marco Ferrante, son bras droit depuis quinze ans, déplaça une carte sur la table en acajou.

« Bogota, Medellin, Cali, Cartagena. Les quatre villes qui comptent. Le reste, c'est de la jungle. »

Luca ne répondit pas. Il observait les Andes qui défilaient sous l'aile — des sommets enneigés, des vallées vertes, une immensité sauvage que l'Europe ne connaissait plus depuis des siècles.

« Notre contact nous attend à l'aéroport », continua Marco. « Jean-Pierre Duval. Marseillais d'origine. Il fait dans l'import-export de café depuis dix ans. En réalité... »

« Je sais ce qu'il fait en réalité. »

Le pilote annonça l'atterrissage dans vingt minutes. Luca ajusta sa Patek Philippe Nautilus 5711 — quarante-cinq mille euros au poignet, le prix d'une vie humaine dans ce pays.

Il pensa à ce que lui avait dit Don Calabrese avant son départ de Palerme : *L'Amérique latine, c'est un autre monde, Luca. Les règles que tu connais n'existent pas. La violence n'est pas un outil — c'est l'air qu'ils respirent.*

Le vieux parrain sicilien avait tort sur beaucoup de choses. Mais sur ce point, Luca commençait à se demander s'il n'avait pas raison.

L'aéroport international El Dorado de Bogota sentait le kérosène, la sueur et l'argent sale.

Luca descendit du jet, costume Brioni gris anthracite impeccable malgré les douze heures de vol. La chaleur le frappa comme une gifle — trente-deux degrés, quatre-vingt-dix pour cent d'humidité. En janvier.

Un homme l'attendait au pied de la passerelle. Cinquante ans, peau tannée par le soleil colombien, costume de lin froissé, chapeau Panama.

« Monsieur Moretti. » L'accent marseillais perçait sous le vernis international. « Jean-Pierre Duval. Bienvenue en Colombie. »

Ils se serrèrent la main. Luca nota les doigts calleux, la cicatrice sur l'avant-bras gauche, le regard qui ne cillait pas.

« Votre voyage s'est bien passé ? »

« Long. »

Duval hocha la tête. « Venez. J'ai un Land Rover blindé. Les routes ici... » Il fit un geste vague. « Disons qu'elles sont imprévisibles. »

Le convoi se mit en marche — le Land Rover Defender en tête, deux Toyota Hilux remplis de gardes armés derrière. Luca compta les hommes : douze, tous équipés de Kalashnikovs. Une escorte de

guerre.

« C'est nécessaire ? » demanda-t-il.

Duval eut un sourire las. « Ici, tout est nécessaire. La semaine dernière, un convoi de la DEA s'est fait attaquer à vingt kilomètres de l'aéroport. Trois agents morts. Les Colombiens n'ont même pas fait semblant d'enquêter. »

Le Land Rover s'engagea sur l'autopiste. Des deux côtés, des bidonvilles s'étendaient à perte de vue — des maisons de tôle ondulée, des fils électriques piratés, des gamins pieds nus qui jouaient au football avec des ballons de fortune.

« Quinze millions d'habitants dans l'aire métropolitaine », dit Duval. « Quatre millions vivent sous le seuil de pauvreté. Deux millions dans la misère absolue. Et pourtant... » Il désigna une colline au loin, couverte de villas blanches. « Là-haut, c'est le quartier de Rosales. Un mètre carré vaut plus cher qu'à Monaco. »

Luca regarda les deux mondes — les bidonvilles en bas, les palais en haut. Entre les deux, rien. Pas de classe moyenne. Pas de transition. Juste un gouffre.

« C'est ça, la Colombie », conclut Duval. « L'argent ou la merde. Pas d'entre-deux. »

La suite présidentielle du Four Seasons Bogota coûtait trois mille cinq cents dollars la nuit.

Luca s'installa dans le salon — deux cents mètres carrés de marbre, de bois précieux et de vue sur les montagnes. Un majordome silencieux déboucha une bouteille de Cristal Louis Roederer 2008.

Marco sécurisa le périmètre. Deux hommes dans le couloir, deux autres à la réception, des microspions détectés et neutralisés dans les lustres.

« On peut parler », dit-il en revenant.

Duval sortit une enveloppe de sa veste.

« Le dossier que vous avez demandé. Maria Delgado. Cartel del Norte. »

Luca ouvrit l'enveloppe. Photographies, rapports, coupures de presse. Une femme d'une trentaine d'années, cheveux noirs, regard froid. Belle, d'une beauté dangereuse — celle des serpents venimeux.

« Trente-deux ans », dit Duval. « Héritière du cartel depuis trois ans. Son père, Diego Delgado, a été abattu dans une embuscade sur la route de Cali. Cinquante-sept balles dans le corps. On ne l'a identifié que grâce à ses dents. »

« Et elle ? »

« MBA de Wharton. Quatre langues. Dirige deux mille hommes avec une main de fer. » Duval hésita. « Il y a une cicatrice sur son cou. Son oncle a essayé de la tuer quand elle avait dix-neuf ans. Elle l'a fait dissoudre dans l'acide. »

Luca regarda la photo plus attentivement. La cicatrice était visible — une ligne blanche qui courait de l'oreille à la clavicle.

« Elle me recevra ? »

« Elle a accepté une rencontre. Demain, à son hacienda près de Medellin. » Duval but une gorgée de champagne. « Mais je dois vous prévenir : les Colombiennes ne sont pas comme les Siciliennes. Maria Delgado... c'est un fauve. Si elle sent la faiblesse, elle attaque. »

« Je ne suis pas faible. »

Duval sourit. « Je sais. C'est pour ça que vous êtes encore en vie. »

À trois heures du matin, Luca ne dormait toujours pas.

Il se tenait devant la baie vitrée, un verre de Ron Diplomatico Ambassador à la main. La ville s'étendait sous lui — huit millions d'âmes, huit millions de destins, huit millions de possibilités.

Deux cents millions d'euros. C'était ce qu'il possédait. Une fortune colossale en Europe. Ici, c'était à peine de quoi impressionner.

Les cartels colombiens brassaient des milliards. Des milliards. Pablo Escobar, au sommet de sa puissance, valait trente milliards de dollars — le septième homme le plus riche du monde. Mort à quarante-quatre ans, abattu sur un toit de Medellin.

Tout peut disparaître, pensa Luca. *En une seconde. Tout.*

La peur. Cette vieille compagne qu'il croyait avoir apprivoisée. Elle revenait, sournoise, dans l'obscurité de cette chambre d'hôtel.

Il pensa à son père, le docker marseillais. Battu à mort par son patron pour une histoire de cargaison mal déclarée. Enterré dans une fosse commune. Oublié.

Plus jamais invisible. Plus jamais personne.

C'était pour ça qu'il était venu. Pour passer du statut de roi régional à celui d'empereur mondial. L'héroïne européenne s'essoufflait. La vraie fortune, la fortune absolue, c'était la cocaïne.

Et la cocaïne venait d'ici.

Il finit son verre. Regarda sa montre. Dans dix heures, il rencontrerait Maria Delgado.

Une femme qui faisait dissoudre ses ennemis dans l'acide.

Il sourit. Enfin quelqu'un à sa mesure.

L'hélicoptère Airbus H145 décolla à l'aube.

Luca regardait Bogota s'éloigner — les tours modernes, les bidonvilles, les montagnes vertes. Puis ce fut la jungle. Des kilomètres de jungle, interrompus parfois par des villages minuscules ou des routes de terre rouge.

« Medellin dans quarante-cinq minutes », annonça le pilote.

Duval montra du doigt une zone particulièrement dense de végétation.

« Là-dessous, il y a probablement dix laboratoires de cocaïne. Peut-être plus. Les satellites américains ne voient rien — la canopée est trop épaisse. Parfois, la DEA envoie des hélicoptères. Ils reviennent avec des trous dans la carlingue. Quand ils reviennent. »

Marco chargea discrètement son Glock 19. Luca nota le geste. Son bras droit n'était pas du genre nerveux. S'il se préparait, c'est que le danger était réel.

L'hélicoptère suivit le cours d'une rivière — eau brune, rives encombrées de végétation. Par moments, on apercevait des maisons sur pilotis, des pirogues, des enfants qui faisaient des signes.

« Le Rio Magdalena », expliqua Duval. « L'artère vitale du pays. Tout passe par là — la drogue qui descend, l'argent qui monte. »

Luca observa la rivière. En Europe, les fleuves étaient domptés — digues, canaux, ponts. Ici, c'était l'inverse. Le fleuve dominait. Les hommes s'adaptaient ou mouraient.

Un autre monde, pensa-t-il. *Avec d'autres règles.*

L'hélicoptère amorça sa descente vers Medellin. La ville apparut dans une vallée — deux millions d'habitants coincés entre les montagnes, un mélange de tours modernes et de quartiers populaires.

« Là-bas », dit Duval en montrant une colline. « La Comuna 13. Le quartier le plus dangereux de la ville. Pendant des années, c'était territoire FARC. Maintenant, c'est les cartels. La police n'y entre plus. »

« Et l'hacienda de Maria Delgado ? »

« À vingt kilomètres au sud. Dans les collines. » Duval hésita. « Une forteresse. Cinquante hommes armés en permanence. Des caméras partout. Des chiens. Des mines, selon certains. »

L'hélicoptère atterrit sur une piste privée. Une Lamborghini Murcielago noire les attendait.

Un homme en costume blanc sortit du véhicule. Trentaine, sourire éclatant, pistolet visible sous la veste.

« Monsieur Moretti ? » L'espagnol, coloré d'anglais. « Je suis Carlos Delgado. Le cousin de Maria. Elle vous attend. »

Luca serra la main tendue. Nota la poigne trop ferme, le regard qui évaluait.

Carlos Delgado. Un nom à retenir.

« Bienvenue à Medellin », dit Carlos.

Et derrière son sourire, Luca vit quelque chose d'autre. De la méfiance. De la jalousie, peut-être.

De la haine, certainement.

L'hélicoptère redécolla. La Lamborghini démarra vers les collines.

Medellin apparaissait sous l'aile. Et Luca sentait la chaleur avant même d'atterrir — la chaleur du climat, la chaleur de l'argent sale, la chaleur de la guerre qui venait.

La Leçon

L'argent est universel. Les règles du pouvoir ne le sont pas.

Luca avait conquis Marseille avec la violence. Il avait conquis la Sicile avec la manipulation. Mais l'Amérique latine demandait autre chose — une adaptation totale, une compréhension profonde de codes qu'il n'avait jamais imaginés.

Dans un nouveau monde, la première leçon est l'humilité.

Pas la soumission — jamais la soumission. Mais la conscience que ce qu'on sait ne suffit plus. Que les certitudes sont des pièges. Que l'orgueil tue plus sûrement que les balles.

Et celui qui refuse d'apprendre dans la jungle finit dévoré par elle.

Medellin

Janvier 2005

L'ombre d'Escobar planait encore.

La Lamborghini Murcielago avalait les lacets de la route.

Carlos Delgado conduisait avec l'assurance de ceux qui connaissent chaque virage. À côté de lui, Luca observait le paysage — des haciendas blanches, des jardins tropicaux, des gardes armés à chaque portail.

« Le quartier d'El Poblado », dit Carlos. « Les familles qui comptent vivent ici. Avant, c'était les émeraudes. Maintenant... » Il eut un sourire entendu. « Disons que l'agriculture s'est diversifiée. »

Luca nota les véhicules dans les allées. Lamborghini, Ferrari, Rolls-Royce. Plus de métal précieux au mètre carré que dans un salon automobile de Monaco. Et partout, des hommes en costume, pistolet à la ceinture, oreillettes de communication.

« Votre cousin travaille avec vous depuis longtemps ? » demanda Luca à Maria par l'intermédiaire de Carlos.

Carlos eut un bref silence.

« Huit ans. Je suis le chef de la sécurité du cartel. » Son espagnol se teinta d'une nuance défensive. « J'étais avec son père avant elle. Je serai avec elle jusqu'à la fin. »

La fin de quoi ? pensa Luca. Mais il garda la question pour lui.

La Lamborghini s'arrêta devant un portail massif — fer forgé, caméras, deux gardes armés de fusils d'assaut. Carlos baissa sa vitre, échangea quelques mots en espagnol. Le portail s'ouvrit.

Une allée de palmiers royaux. Des jardins impeccables. Des paons blancs qui se promenaient sur les pelouses.

Et au bout, l'hacienda.

Avant de rejoindre Maria, Carlos fit un détour.

« Il y a quelque chose que vous devez voir », dit-il.

La Lamborghini s'engagea sur une route secondaire, grimpa encore deux kilomètres, puis s'arrêta devant une grille rouillée.

Derrière la grille, une villa en ruine. Murs blancs couverts de mousse, fenêtres brisées, piscine vide envahie par les herbes. Sur le fronton, des impacts de balles formaient un motif presque décoratif.

« La Hacienda Napoles », dit Carlos. « Version miniature. Pablo Escobar venait ici pour ses réunions privées. Il dormait dans la chambre du premier étage. »

Luca descendit de voiture. S'approcha de la grille. L'herbe avait repris ses droits, mais on devinait encore le luxe d'autrefois — les fontaines tarées, les statues renversées, les traces d'un faste obscène.

« Sept milliards de dollars », continua Carlos. « À son apogée, Escobar pesait sept milliards. Il enterrait tellement d'argent que les rats en mangeaient dix pour cent chaque année. Dix pour cent. Sept cents millions partis en crottes de rongeurs. »

Luca ne dit rien. Il regardait les murs, les trous de balles, l'herbe qui poussait dans les fissures.

« Et maintenant ? »

Carlos haussa les épaules. « Maintenant, les fantômes y vivent. Les gens du coin disent qu'on entend des cris la nuit. Les cris de tous ceux qu'il a fait tuer. »

Luca pensa à ses propres fantômes. Les hommes qu'il avait éliminés à Marseille. Les traîtres siciliens. Les corps qui flottaient dans le Vieux-Port.

Ça pourrait être moi, se dit-il. Un jour, quelqu'un viendra voir ma maison en ruine et racontera la même histoire.

La peur du Néant. Cette vieille compagne fidèle.

« Pourquoi me montrer ça ? » demanda-t-il.

Carlos sourit. Un sourire froid, calculé.

« Pour que vous compreniez. Ici, même les dieux meurent. Pablo était invincible — armées privées, politiciens achetés, juge de la Cour suprême assassiné en direct à la télévision. Et pourtant... » Il désigna la villa. « Abattu sur un toit, à quarante-quatre ans. Comme un chien. »

Luca soutint son regard.

« Je ne suis pas Pablo. »

« Non. Vous êtes européen. C'est pire. Les Européens ne comprennent pas les règles d'ici. Ils croient que l'argent suffit. Que la réputation les protège. » Carlos remonta dans la Lamborghini. « Et puis un jour, ils reçoivent une tête dans une glacière. »

L'hacienda de Maria Delgado était une forteresse déguisée en paradis.

Des murs blancs, des toits de tuiles rouges, des bougainvilliers qui cascadaient des balcons. Des jardins tropicaux, une piscine infinity face aux montagnes, un hélicoptère privé.

Et partout, des hommes armés.

Luca compta mentalement : dix à l'entrée, huit autour de la maison, probablement vingt autres qu'il ne voyait pas. Plus les caméras, les capteurs, les chiens qui rôdaient dans les ombres.

« *Bienvenido* », dit un majordome en smoking noir.

L'intérieur était un mélange de luxe colonial et de modernité obscène. Meubles anciens espagnols, œuvres d'art contemporain, un Botero authentique au-dessus de la cheminée — une de ces femmes rondes et roses qui valaient des millions.

« La *señora* vous attend sur la terrasse », dit le majordome.

Luca traversa le salon, Marco sur les talons. Il nota les détails : pas de fenêtres donnant directement sur l'extérieur, cloisons probablement blindées, issues de secours discrètement signalées.

La terrasse dominait la vallée. Medellín s'étendait en contrebas — deux millions d'habitants, des milliards de dollars de cocaïne, un champ de bataille permanent.

Et au centre de la terrasse, Maria Delgado.

Pendant que Luca découvrait la Colombie, à dix mille kilomètres de là, un vieil homme passait un appel.

Don Salvatore Rossi était assis dans son bureau de Palerme. Soixante-cinq ans, costume Kition gris, regard de rapace fatigué. Devant lui, un téléphone satellite — le genre d'appareil qu'on n'utilise pas pour les conversations légales.

« *Pronto* », dit-il.

La voix au bout du fil parlait espagnol avec un accent mexicain.

« *Señor Rossi. El Comandante vous salue.* »

« Transmettez mes respects à votre chef. J'ai une proposition. »

Un silence. Le bruit d'une conversation étouffée. Puis la voix revint.

« *El Comandante écoute.* »

Rossi regarda par la fenêtre. La Méditerranée scintillait sous le soleil de janvier.

« Il y a un homme. Un Européen. Il est en Colombie en ce moment. Il s'appelle Luca Moretti. »

« *Nous connaissons ce nom.* »

« Il va essayer de s'allier avec le Cartel del Norte. Avec Maria Delgado. »

« *La puta del Norte* », dit la voix avec mépris. « *Nous savons*. »

Rossi sourit. « Si vous l'éliminez — lui et ses ambitions colombiennes — je vous offre quelque chose en échange. L'accès aux ports siciliens. Une route vers l'Europe que personne ne contrôle actuellement. »

Un nouveau silence. Plus long cette fois.

« *Les Zetas ne travaillent pas avec les vieillards européens*. »

Le sourire de Rossi s'élargit. « Les Zetas ne travaillent avec personne. Je sais. Mais vous voulez l'Europe. Et moi, je veux Moretti mort. Nos intérêts convergent. »

« *El Comandante réfléchira*. »

« Qu'il ne réfléchisse pas trop longtemps. Moretti agit vite. Si vous attendez, il sera trop tard. »

La communication fut coupée.

Rossi reposa le téléphone. Alluma un cigare Cohiba. Regarda la fumée monter vers le plafond.

Sept ans. Sept ans que Luca Moretti l'avait humilié — lui avait volé ses territoires, séduit sa femme, ridiculisé Rossi devant la Cosa Nostra tout entière.

La vengeance est un plat qui se mange froid, dit le proverbe sicilien. Rossi avait attendu. Préparé. Tissé sa toile.

Et maintenant, les fils commençaient à se tendre.

Maria Delgado se tenait face aux montagnes.

Robe de soie couleur sang, cheveux noirs tirés en arrière, la cicatrice sur son cou parfaitement visible. Elle ne se retourna pas quand Luca approcha.

« Monsieur Moretti. » Son anglais portait l'accent de Wharton — les meilleures universités américaines pour la fille d'un roi de la cocaïne. « On dit que vous avez humilié Don Rossi en Sicile. »

« On dit beaucoup de choses. »

Elle se retourna enfin. Ses yeux étaient noirs — pas bruns, noirs, comme deux puits sans fond.

« On dit aussi que vous avez couché avec sa femme. Que vous l'avez fait devant ses hommes. Que vous l'avez filmé. »

Luca ne cilla pas. « Isabella Rossi a fait ses propres choix. »

« Isabella Rossi est morte. » Maria fit signe à un serveur qui apporta deux verres de rhum. « Trois mois après votre départ de Sicile. Officiellement, un accident de voiture. Officieusement... » Elle but une gorgée. « Les maris humiliés ont la mémoire longue. »

Luca accepta le verre. Ron Diplomatico Ambassador. Trois cents dollars la bouteille.

« Vous avez fait vos recherches. »

« Je fais toujours mes recherches. » Elle s'assit, croisa les jambes. « Alors, monsieur l'Européen. Qu'est-ce que vous amène dans ma jungle ? »

« La cocaïne. »

Un sourire effleura ses lèvres. « La cocaïne. Évidemment. Tout le monde veut ma cocaïne. Les Mexicains. Les Brésiliens. Les Américains, à leur manière. Et maintenant, les Européens. »

Elle se leva, s'approcha de lui. Si près qu'il pouvait sentir son parfum — jasmin et quelque chose de plus sombre, de plus dangereux.

« Et qu'est-ce que vous m'offrez en échange ? De l'argent ? » Elle rit. « J'ai plus d'argent que je ne peux en dépenser. Des contacts ? J'ai des contacts dans quarante pays. Des promesses ? » Son regard se durcit. « Les promesses, ici, on les enterre dans des fosses communes. »

Luca posa son verre.

« Je vous offre l'Europe. »

Silence.

« L'Europe ? »

« Marseille. Rotterdam. Naples. Trois des plus grands ports du monde. Je les contrôle. Pas complètement — pas encore — mais suffisamment pour faire passer ce que je veux. Votre cocaïne entre